



Institut Ricci
Centre d'études chinoises

www.institutricci.org

Les études gréco-latines en Chine

Colloque en novembre 2008, à l'université du Yunnan.

www.opentimes.cn

Traduction : Michel Masson

Résumés des interventions donnés par l'éditeur chinois :

GAN YANG 甘阳, université de Hong Kong, Centre of Asian Studies

"Les études gréco-latines en Chine : il y a un bouleversement culturel, il y a encore la question de l'émergence de la Chine. Cette émergence est maintenant un fait fondamental au plan économique, au plan extérieur, au plan de la politique internationale, mais au plan culturel disons qu'au mieux elle vient à peine de commencer. Tout particulièrement, à mon avis, pour ce qui est de la recherche académique, il y a un problème de réajustement, de réarticulation de notre autonomie. Nous avons encore à apprendre. Il y a beaucoup de choses que nous ne comprenons pas encore."

LIU Xiaofeng 刘小枫, Département de philosophie, université Sun Yatsen, Canton

"Nous devons mettre en place l'étude de la Chine classique pour remplacer les "études nationales" qui ont été à l'ordre du jour depuis le "4 mai" (1919). Dans cette création d' "études classiques " (*Classical Studies*) de la Chine, il ne s'agit certes pas d'imiter l'étude spécialisée des Classiques en cours dans les grandes universités occidentales ; il s'agit d'articuler

l'indépendance de notre civilisation classique et d'en faire un sujet d'étude en abolissant la séparation entre départements de lettres, d'histoire et de philosophie. Il s'agit de développer à notre propre manière l'étude conjointe de la Chine et de l'Occident classiques et finalement de réaliser le projet éducatif qui a été celui des intellectuels chinois depuis la fin de l'Empire en 1912, mais qui n'a jamais abouti. ..."

ZHANG Zhilin 张智林, université Sun Yatsen, Canton.

"Le retour aux Classiques est important, qu'il s'agisse des Classiques d'Occident ou ceux de Chine. Tout spécialement, parce qu'en Occident, il y a eu une rupture entre antiquité et modernité ; au vue de cette rupture, il est important de retourner à l'antiquité classique occidentale, d'examiner les changements dans les études sur cette antiquité et d'en identifier les moments cruciaux. Au vu de tout ce qui s'est passé en Occident, nous serons mieux à même alors de comprendre comment nos propres études sur l'antiquité chinoise en sont arrivées aujourd'hui à la place qu'elles occupent dans le champ culturel chinois. Nous avons beaucoup à apprendre d'une meilleure connaissance de l'histoire culturelle de l'Occident."

@ @ @

GAN Yang (université de Hong Kong, Centre of Asian Studies)

« Ici, en Chine, c'en est fini des études simplistes sur l'Occident »

Le sujet de ce panel est « Notre étude de l'antiquité classique occidentale », mais ce titre implique en fait tout un espoir : celui d'une renaissance des études classiques chinoises. Pour le dire plus clairement, personnellement je considère que nos spécialistes de l'antiquité gréco-latine ont la tâche importante de fournir à nos experts de l'antiquité chinoise un certain nombre de

références et aussi de modèles de procédure. Bref, nos « études de l'antiquité gréco-latine » ne sont pas un appendice aux « études gréco-latines » en Occident ; elles font bel et bien partie intégrante de la vie académique chinoise. Si cette place n'est pas clairement reconnue, nos « études gréco-latines » ont je ne sais quelle raison d'être. C'est là la première question dont je veux parler. La seconde est « Pourquoi s'interroger aujourd'hui sur les études gréco-latines ? » Tout le monde le sait, depuis la fin de la dynastie Qing (1644-1912) nous avons intellectuellement été pour l'essentiel sous l'influence de l'Occident ; de fait, que chacun y réfléchisse pour lui-même, si nous autres disons sans cesse que la Chine est comme-ci et comme-ça, c'est que par derrière nous avons une certaine image de l'Occident. Vous avez en tête un Occident, et c'est à lui que vous allez ensuite comparer la Chine en bien ou en mal. C'est là une très importante caractéristique de la pensée en Chine depuis presque cent ans. L'Occidental, lui, n'a pas en tête la Chine quand il parle de l'Occident. Pur ressentiment ou attitude critique peu importe, nos jugements sur la Chine sont biaisés par l'idée que nous nous faisons de l'Occident. Le résultat ? Depuis 100 ans, notre compréhension de la Chine est en grande partie déterminée par la connaissance que nous avons de l'Occident et tout changement dans notre perception de l'Occident entraîne un changement dans notre perception de la Chine. Nous pouvons même dire que dans les 100 dernières années tout changement important dans notre perception des problèmes de la Chine et des réalités chinoises était précédé d'un brusque changement d'orientation chez nos spécialistes de l'Occident. Bref, il y a une arrière-pensée dans nos études sur l'Occident.

Réfléchissons-y : depuis 100 ans les comparaisons entre la Chine et l'Occident, qu'elles soient académiques ou non, sont essentiellement di-symétriques, car on compare l'Occident modernisé avec la Chine traditionnelle. En effet, la dernière période des Qing a vu l'affaiblissement de la Chine et finalement sa désintégration totale ; la conséquence fut un sentiment d'anxiété qui d'emblée posait problème : il fallait se tourner vers l'Occident ; l'Occident était supérieur à la Chine, il fallait se mettre à son école. Mais dans ces comparaisons sous le signe de l'anxiété, on passa à côté de beaucoup de questions ; par exemple, on n'a pas vraiment comparé l'Occident traditionnel avec la Chine traditionnelle. Nos comparaisons étaient déséquilibrées et ont eu pour résultat une vue assez partielle de la

civilisation chinoise. Ayant décidé a priori du retard de celle-ci et de son obscurantisme, nous avons fini par perdre progressivement confiance en notre civilisation. Sur d'autres plans aussi des problèmes fondamentaux surgirent. Ainsi, quel est le rapport entre l'Occident moderne et l'Occident classique ? Rupture ou continuité ? Est-il entendu que la modernisation et l'industrialisation en Occident découlent de la civilisation occidentale ou bien se sont-elles effectuées au prix d'une rupture avec la tradition ? Voilà des questions que la Chine n'a jamais prises en considération ni étudiées.

Ma position est de dire qu'aujourd'hui, avec le développement et l'avancée de la civilisation chinoise, il nous faut examiner à nouveaux frais les questions mentionnées ci-dessus. Même si l'objet de ce panel est "Les études en Chine sur l'antiquité gréco-romaine", son objectif est de promouvoir la renaissance et le développement des recherches sur l'antiquité chinoise elle-même. En d'autres termes, nous devons cesser de nous illusionner sur l'Occident. Cette époque est révolue et c'en est fini des études simplistes sur l'Occident. Dorénavant, c'est en fonction de la civilisation chinoise en cet âge de la globalisation que nous devons regarder à nouveaux frais et le reste du monde et notre civilisation. Autrement dit, aujourd'hui il nous faut redécouvrir la civilisation chinoise, y compris ses nombreux problèmes depuis l'antiquité. Depuis 100 ans et du fait des circonstances, nous avons sur notre civilisation porté un regard biaisé et partiel, et aujourd'hui le retour aux études classiques aussi bien d'Occident que de Chine doit être à mon avis un élément fondamental de la renaissance chinoise. Aussi, même si nous sommes en train de parler de "l'étude en Chine de l'antiquité occidentale", le grand problème à l'arrière plan est celui de la position de la civilisation chinoise dans le monde à l'heure de la mondialisation. Depuis quelques années, je parle souvent d'une question : "le décalage entre l'émergence actuelle de la civilisation chinoise à l'étranger et les dispositions intérieures des Chinois". En effet, en matière de culture nous manquons de confiance en nous-même et nous ne percevons pas clairement ce que représente maintenant notre civilisation et l'influence qu'elle pourra avoir sur la civilisation mondiale.

Tout récemment, l'université de Hong Kong a invité un expert occidental de quelque renom à donner une conférence (je dis "de quelque renom", car de nos jours dans les sciences

humaines l'Occident n'a plus de grand maître, il n'y a que des « experts » très ordinaires). Cette personne étudie "la Chine en transition" et le sujet de sa conférence était: "Déclin de l'Occident, montée de l'Orient ? ", avec comme sous-titre "Un défi vieux de 500 ans". Nous autres Chinois nous pouvons nous souvenir d'une phrase chère aux mandarins de la fin du XIX^e siècle : "Pas d'évolution depuis 3 000 ans", c'est-à-dire : matériellement parlant, la civilisation occidentale a vaincu la Chine mais, intérieurement et intellectuellement parlant, ce sont les mandarins qui ont perdu confiance en leur civilisation, et c'est là depuis 3 000 ans la plus grande "évolution" qu'ait connue la Chine et sa civilisation. A Hong Kong, le sentiment général est que la civilisation occidentale, elle, se démène sans changement depuis cinq cents ans, c'est à dire que depuis tout ce temps la civilisation occidentale a colonisé le monde entier et surtout qu'elle a aussi influencé la pensée et les idées des gens de tous les pays. Tout récemment, les études occidentales sur la Chine ont clairement évolué : jadis, c'était l'œuvre des "spécialistes de la question chinoise", et je répète que pendant longtemps ce n'étaient pas des intellectuels de haut niveau, car c'était là une discipline accessoire, limitée à une aire géographique. Mais, tout récemment nous voyons apparaître un tout autre type d'intérêt pour la Chine : ce ne sont plus des "spécialistes de la Chine", mais des intellectuels qui étudient les problèmes de l'Occident lui-même dans sa globalité. Bien sûr cette évolution est un signe évident de l'émergence de la Chine.

Je profite de l'occasion pour mentionner un livre publié cette année par un Anglais, *What does China Think ?* (que pensent les Chinois, comment pensent-ils ?). L'auteur, Mark Leonard¹ est un très jeune analyste des questions de stratégie internationale qui a débuté comme membre du *think tank* de l'ancien premier ministre Tony Blair ; il y était directeur du Centre d'études européennes. Il a publié un premier livre qui a connu un certain succès, "Pourquoi l'Europe est-elle capable de prendre la tête du XXI^e siècle ?". Dans ce qui était surtout une comparaison entre les Etats Unis et l'Europe, il estimait qu'après la fin de la Guerre froide, le XXI^e siècle connaîtrait deux grands modèles : l'un européen, l'autre américain. Il démontrait que désormais le modèle européen était plus prometteur pour le développement et que le modèle américain serait sur la voie du

¹ Mark LEONARD, (1974 -), *What does China think ?*, 2008. *Why Europe Will Run the 21st Century*, 2005.

déclin. Entre autres arguments, il affirmait que l'Europe était pour le multilatéralisme, les Etats-Unis pour l'unilatéralisme ; l'Europe préférait la voie diplomatique et les négociations pour résoudre les conflits mondiaux alors que les Etats-Unis sont de plus en plus, ou ont toujours été, portés aux interventions armées. Ce livre fut publié en 2005, il a été très influent en Europe, et certainement à propos des Etats-Unis. Or, après avoir terminé ce livre en 2005, il découvrit soudain qu'il y avait un problème avec toute l'argumentation et le point de départ de son livre : il croyait que c'était un modèle occidental qui allait guider le développement de l'humanité et du monde au XXI^e siècle ! Son point de départ et toute sa perspective sur le monde étaient encore ceux d'un Occidental. Et donc, après la publication du livre, il réalisa tout à coup l'émergence de la grande Chine, qui remettait en question tous ses présupposés. Aussi dès 2005 se mit-il à courir la Chine. Et là comme beaucoup d'Occidentaux, il partit de l'idée que la Chine était très simple et qu'il pourrait tout comprendre après deux ou trois brefs voyages. En fait, il devait réaliser que les choses étaient de plus en plus complexes. Quand il vint me voir en 2005, par manière de plaisanterie je lui demandais comment il pouvait étudier sérieusement la Chine, sans connaître le chinois... Il répondit "heureusement, vous comprenez tous l'anglais !". Il était très jeune, n'avait pas 40 ans, mais il appartient à cette nouvelle génération de spécialistes en stratégie internationale qui voit le monde entier de leur point de vue occidental et européen. Aussi, une fois publié à Londres et à New York en 2005, son livre fut très bien reçu dans les cercles des études internationales et de la finance, y compris par Soros, qui lui firent de la publicité, estimant que ce livre était un *must* pour tous ceux qui voulaient comprendre le XXI^e siècle. Mais, en fait, il était prisonnier de toute une mentalité grevée de contradictions. Certes, sa compréhension de la Chine était-elle plus riche que celle de beaucoup d'entre nous, car il avait interviewé quelque 200 politiciens et hommes d'affaires. D'après lui, nous, Chinois, avons déjà développé une vision de la globalisation de la Chine qu'il appelle "un monde avec des murs" (*youqiang di shijie*)². Ces gens ne sont pas des spécialistes de la Chine, ils représentent seulement le point de vue occidental sur les problèmes du globe ; pour eux, l'émergence de la Chine est la réalité la plus importante pour le XXI^e siècle. (...)

² "China's Walled World "

A mon avis, nous, Chinois, que nous faisons des recherches sur la Chine ou sur l'Occident, nous avons besoin d'être habités par une large vision, c'est là la question la plus importante : "qu'est-ce que la Chine?" , Ce n'est pas seulement une question pour la Chine, c'est une question sur la signification de l'histoire de la civilisation en général. Bien sûr, personne n'osera dire ce que sera la Chine demain. Je trouve que nous autres Chinois nous ne sommes pas préparés intellectuellement à envisager l'histoire d'un monde où la Chine a émergé. Nous manifestons à l'égard de notre civilisation un degré de confiance qui est bien en dessous de ce que d'autres supposent. C'est là une question dont il nous faudrait débattre dans les 30 ou 50 années à venir.

Comme je l'ai dit, les recherches en Occident sur la Chine sont détournées par la mentalité et la méthodologie de l'Occident face à l'ensemble du monde : il ne s'agit pas en fait de recherche sur la Chine. Mais, réfléchissons-y : aujourd'hui à la suite de l'émergence culturelle de la Chine, les chercheurs occidentaux commencent à s'intéresser à l'histoire chinoise. Je pense que dans une dizaine ou une vingtaine d'années l'étude comparée de l'antiquité gréco-latine et de l'antiquité chinoise deviendra en Occident une discipline très recherchée. Aujourd'hui beaucoup de vieilles questions n'ont plus d'importance : qui va maintenant s'interroger sur les causes du retard de la Chine ? De telles questions ne sont plus intéressantes, car tout cela c'est du passé. Ainsi, les questions se déplacent selon les époques et je ne suis guère satisfait de la manière dont nos intellectuels travaillent sur la question de leur identité à eux ; en effet, alors que ces grands changements pourraient susciter de grandes œuvres académiques, nous manquons de sensibilité. Nous posons encore bien des questions très traditionnelles, surannées et même qui semblent très enfantines à des gens instruits ; on ne cesse de revenir sur ces questions et elles couvrent des pages et des pages. Donnons un exemple : quand à l'époque du 4 Mai (1919) on s'empressait pour "abattre la boutique de Confucius" et critiquer la culture traditionnelle, cela pouvait faire figure d'émancipation intellectuelle ; mais aujourd'hui si vous en êtes encore à critiquer la culture traditionnelle, j'estime que cela montre seulement votre sclérose intellectuelle : vous ne vous êtes pas renouvelé face aux nouvelles questions. Les motifs et raisons de critiquer, aussi bien que les problèmes en question, sont tous dépassés. La Chine d'aujourd'hui n'est pas celle d'il y a 100 ans, ni même celle des

années 70 ou 80. C'est aux 10, 20, 30 et 50 ans à venir qu'il faut penser.

@ @ @

LIU Xiaofeng (département de philosophie, université Sun Yatsen)

« Pourquoi faut-il instituer l'étude de l'antiquité classique? »

L'objet de ce colloque semble un peu surprenant car, nous le savons tous, on peut difficilement dire qu'il y ait dans nos universités des études portant sur "l'antiquité occidentale". Eh bien, c'est précisément cette constatation qui justifie ce colloque...

Ces dernières années, nous avons sans cesse réclamé que les « études nationales » soient une discipline prioritaire. Certains disent que cette revendication va de pair avec « l'émergence pacifique » de notre pays. En fait, nous pouvons ici ne pas nous attarder sur le miracle politique que constitue cette "émergence pacifique", car dans tout pays civilisé l'organisation des études est l'affaire de l'institution académique. Or, chez nous, la place accordée aux humanités littéraires reste constamment contestée, et une refonte complète de notre système académique est à l'ordre du jour.

Les « études nationales » (*Guoxue*) est un terme apparu à la fin de la dynastie Qing (1644-1912) et qui a fait florès avec le mouvement de la Nouvelle Culture à l'époque du « 4 Mai » (1919). On avait d'abord parlé de « *Hanxue* », le "Bureau de Traduction" (*Tongwenguan*)³ comprenait une section *Hanxue*, puis il y a eu l'expression « Etudes chinoises » (*Zhongxue*). Il est clair que l'apparition de cette terminologie académique était en réponse aux bouleversements politiques de l'époque : il ne fallait pas que l'arrivée du savoir occidental mette en pièces notre système éducationnel et culturel. Ce face à face entre "Etudes nationales" (ou « Etudes chinoises ») et « Etudes occidentales »

³ Etabli à Pékin en août 1862. *Ed.*

était clairement de l'ordre de la confrontation. Nous le savons, « Etudes nationales » (ou « Etudes chinoises ») désignait l'ensemble des disciplines académiques traditionnelles, alors que la notion d'« Etudes occidentales » ne recouvrait pas les disciplines traditionnelles : il s'agissait seulement de la tradition académique moderne issue de la Renaissance, non des études gréco-latines. Et là nous avons un grave problème : en Occident, il y a la distinction, voire l'opposition des Anciens et des Modernes, alors que nos études nationales représentent une tradition ininterrompue. Notre problème face aux études occidentales est de ne pas comprendre cette distinction ou opposition entre Anciens et Modernes en Occident. C'est dans cette ambiguïté que le mouvement pour la Nouvelle Culture du 4 Mai (1919) est partie en guerre contre les études chinoises traditionnelles.

Deux exemples pour éclairer ce point. Zhang Taiyan (1869-1936) a composé "L'Héritage National : un bilan" (*Guogu lunheng*) et "Essai sur les Etudes Nationales" (*Guoxue lueshuo*). Autrement dit, "héritage national" est équivalent à "études nationales" ; toute la tradition académique chinoise devient "l'héritage national", alors que, en face, "les études occidentales" portent seulement sur l'époque "moderne", l'époque du "progrès". Dans ce dispositif académico-politique, il est alors nécessaire de plaider sans cesse la légitimité de nos "études nationales".

Autre exemple : il est bien connu que - créées par des missionnaires ou bien par des lettrés chinois de concert avec des Occidentaux - nos universités ont été essentiellement des facultés de science, d'agronomie et de médecine, auxquelles se sont ajoutées d'autres disciplines pratiques (droit, économie, sociologie, politique). Autrement dit, nous avons copié les universités occidentales modernes, alors que la Chine n'avait jamais eu d'« universités ». Et jusqu'à présent, il va de soi que ce sont les professeurs de science ou d'ingénierie qui sont qualifiés pour devenir présidents d'université. Où est alors la civilisation chinoise et la transmission de sa tradition académique ? La civilisation traditionnelle repose sur la langue écrite et les œuvres classiques. Tous nos lycéens doivent suivre des cours de langue chinoise, mais ces cours portent surtout sur la langue moderne ; l'étude des grandes œuvres de l'antiquité est extrêmement limitée. Et une fois à l'université, les étudiants se tournent vers les sciences, l'ingénierie, et autres sujets pratiques,

et n'ont plus l'occasion ni l'obligation d'étudier les textes de l'antiquité.

A supposer que la culture et l'éducation jouent un rôle central à l'université, de nos jours elles n'ont guère que la portion congrue et il est clair qu'elles ne constituent plus la base de la formation universitaire. Ajoutons que la culture et l'éducation ont elles-mêmes pour base non pas la « langue parlée » aujourd'hui, mais la langue historique, celle des oeuvres classiques. Or, nos départements de langue chinoise n'ont pas la taille de nos départements de langues étrangères (anglais, et aussi russe, français, japonais, espagnol, italien). Or, ces langues n'ont guère que 600 ans d'histoire et, de plus, l'enseignement en est purement pratique, portant surtout sur la langue parlée, et privilégiant les pays importants et qui présentent des atouts commerciaux.

Il est très clair que de nos jours la première considération quand on établit une université est d'ordre pratique et financier, avec pour résultat des options académiques dictées par des intérêts immédiats sur fond de compétition internationale. Depuis la dernière période de la dynastie Qing, face aux fourberies et pillages des puissances étrangères, la construction économique et militaire était le premier objectif des nouvelles universités et donc l'ouverture de toutes sortes de cours techniques ne faisait pas question. Mais demandons-nous alors, est-ce à dire que la culture et l'éducation traditionnelles devaient aussi devenir des matières pratiques et profitables, et s'aligner sur les sciences et techniques ? En réalité, au cours des vingt dernières années nous avons établi pour les humanités un ensemble de normes qui sont bel et bien copiées sur les départements techniques et scientifiques.

Aussi, faut-il aujourd'hui nous demander : qu'en est-il de nos "études nationales" ? Qu'en est-il de nos études sur l'antiquité en Occident ?

A présent, nos "études nationales" sont réparties entre les départements de littérature, d'histoire et de philosophie. Comme ces trois départements distincts sont une invention académique de l'Occident moderne, nos "études nationales" se trouvent donc arbitrairement dispersées ici et là au nom de cette distinction étrangère. (...) A ceci s'ajoute le fait que dans ces trois

départements les "études occidentales" actuelles dominent, si bien que l'enseignement et la recherche sur l'histoire, la littérature et la philosophie chinoises se conforment aux dernières théories à la mode en Occident - c'est en histoire que nos "études nationales" sont le plus présentes, mais c'est aussi là que les chercheurs sont le plus totalement acquis aux théories contemporaines occidentales ! (à preuve l'invasion des approches anthropologiques depuis dix ans). Si l'on songe à conserver la tradition éthique du confucianisme contemporain, il semble bien qu'il faille en passer par toutes les théories occidentales du moment. Une raison de cette situation épineuse est que nous sommes très ignorants des études sur l'antiquité en Occident, que l'antiquité classique ne nous préoccupe pas et que nous ne voyons pas ce qui sous-tend la science moderne occidentale.

Depuis la fin des Qing, les institutions culturelles et éducatives de la Chine ont été malencontreusement décimées par l'arrivée des sciences occidentales et jusqu'à présent la question inéluctable a été de savoir comment la nouvelle Chine allait maintenir un lien vital avec la Chine traditionnelle. Dans les années 1880, les gardiens du temple ont refusé les techniques scientifiques, et le résultat a été le dépeçage du pays par les puissances étrangères ; aujourd'hui, nous avons adopté toute la culture scientifique et technique, et le résultat est que nous sommes coupés de notre civilisation traditionnelle. Comme notre système universitaire n'inclut pas la recherche spécialisée sur cette civilisation (et sa transmission), nous ne sommes pas plus avancés que la première génération qui a vraiment fait face à la civilisation occidentale à la fin des Qing. Si nous ne dépassons pas les rivalités Chine-Occident, si nous ne considérons pas la tension antiquité-modernité comme le problème clef de la culture contemporaine, des formules comme « se fonder sur les valeurs chinoises, tout en utilisant les techniques étrangères » sont finalement vides de sens et en fait aboutissent à « valeurs occidentales, techniques étrangères ». En admettant que le savoir occidental lui-même a beaucoup de problèmes, il est nécessaire que nous soyons vaccinés pour notre entrée dans le monde international ; c'est là précisément la principale raison pour une réforme de notre système d'enseignement qui soit tournée vers l'avenir.

La société contemporaine a besoin d'un grand nombre de techniciens et il n'est pas question de critiquer l'orientation

pratique des universités ; mais celle-ci ne doit pas sacrifier la qualité de l'éducation. Partout dans le monde, ce sont les universités de renom formant des cols blancs hautement qualifiés en toutes sortes de professions qui sont les plus prestigieuses et qui classent un pays. Hélas, depuis quelque dix ans, l'orientation pratique des disciplines littéraires n'a cessé de s'accentuer.

Pour maintenir la qualité éducative de l'enseignement, il est nécessaire de rééquilibrer la dominante pratique dans nos universités. Pour ce faire, il semble qu'il faille choisir entre deux méthodes. Ou bien sortir les disciplines techniques de l'université et selon les besoins du marché créer des instituts de technologie, et, indépendamment des besoins du marché, décider d'avoir moins d'universités, mais correctement conçues. Ou bien, instituer dans les universités un programme d'éducation générale ("fondamentale") pour que tous les étudiants à côté de leur spécialisation puissent suivre deux années de cours en éducation fondamentale. De ces deux méthodes, nous avons manqué l'occasion d'appliquer la première, et nous avons maintenant l'occasion d'adopter la seconde. Toutefois, pour entretenir la qualité de l'éducation universitaire il est nécessaire de s'appuyer sur les disciplines littéraires, sinon c'est difficile de développer un programme d'éducation générale/fondamentale (un grand nombre d'enseignants sont passifs et incompetents). Mais, même si aujourd'hui les départements littéraires renonçaient à leur orientation utilitaire, n'ayant pas de fondation dans les études classiques ils n'en resteraient pas moins enfermés dans le tourbillon des problématiques modernes.

Si nous voulons contrebalancer l'orientation technique inévitable dans une université moderne, il est nécessaire d'établir un système d'éducation générale/fondamentale et pour ce faire il nous faut commencer par réformer les études littéraires à l'université, c'est à dire en accordant aux études classiques une indépendance qui seule peut garantir un équilibre entre l'antiquité et la modernité. D'une part, il est possible avec une formation générale de rééquilibrer l'enseignement purement technique pour préserver la qualité de l'éducation ; d'autre part, il est possible avec les études classiques de rééquilibrer l'enseignement des humanités pour en préserver la qualité. A la fin du XIX^e siècle, Nietzsche voyait déjà que pour sauver la formation universitaire moderne, il était nécessaire de très bien gérer les études classiques. Selon lui, les études classiques ont

une signification essentielle dans le système culturel et éducatif : elles ont le rôle très important "d'agir d'une façon inactuelle, c'est à dire contre le temps et, par là même, sur le temps, en faveur d'un temps à venir" ("Considérations inactuelles", II, Introduction)⁴.

Depuis la fin des Qing, la Chine n'a pas su trouver un nouveau nom pour désigner sa culture et son éducation traditionnelles. Nous avons encore ce problème : nous devons instaurer les études classiques pour remplacer les « études nationales » héritées du mouvement du 4 mai. L'expression « études nationales » passe mal à l'étranger ; les Japonais et les Coréens, qui ont d'excellents spécialistes de la tradition intellectuelle chinoise, parlent d' « études chinoises » ; les Occidentaux ont le mot « sinologie ». Si nous adoptons « études classiques » pour désigner notre tradition académique non seulement cette expression passerait mieux à l'étranger, mais surtout elle indiquerait qu'il ne s'agit plus de confronter la Chine et l'Occident, mais les Anciens et les Modernes. La création d'études classiques dans quelques instituts et universités est une tâche urgente ; tout au moins, c'est un « projet » qui a été en désérrance depuis cent ans. Depuis le mouvement pour la Nouvelle Culture du 4 mai, la civilisation occidentale dont nous parlions était en fait la culture de l'Occident d'aujourd'hui : la « civilisation technique » représentée par ces grandes puissances qui se sont affirmées parmi les Etats-nations d'Occident. Mais les grands auteurs de ces pays sont tous imprégnés des classiques grecs et latins et aujourd'hui encore leurs universités de renom ont des départements d'études classiques qui transmettent une même civilisation. Il y a plus : de nos jours, les grandes puissances d'Occident - intentionnellement ou non - se considèrent comme les piliers de la grande tradition occidentale ; le prestige politique d'un pays va souvent de pair avec le prestige des études classiques de ses universités (les Etats-Unis en sont un exemple) et l'éducation classique commence dans les lycées. Le programme d'études classiques est la marque des grands lycées (avec nécessairement des classes de grec et de latin anciens), tandis que nos grands lycées sont jugés sur leurs résultats aux concours, non sur leur enseignement de l'antiquité chinoise. Alors, notre ambition culturelle à nous, parlons-en !

⁴ Friedrich NIETZSCHE, *Oeuvres*, Robert Laffont, 1993, Tome I, p. 218.

Bref, nous faut-il encore apprendre de l'Occident et prendre modèle sur leurs départements d'études classiques pour mettre en place nos propres études classiques ? Avons-nous d'autre choix ?

Pour Nietzsche, il s'agit de prendre toute la mesure de l'écart entre les Anciens et les Modernes, de développer les études classiques pour resituer les éléments modernes dans l'ensemble du système éducatif :

Si l'on compare notre façon de vivre à celle de l'humanité pendant des milliers d'années, on constatera que nous autres, hommes d'aujourd'hui, vivons dans une époque très immorale : le pouvoir des mœurs est affaibli d'une façon surprenante et le sens moral s'est tellement subtilisé et élevé que l'on peut aussi bien le considérer comme volatilisé. C'est pourquoi nous autres, hommes tardifs, pénétrons si difficilement les idées fondamentales qui ont présidé à la formation de la morale et, si nous arrivons à les découvrir, elles nous restent dans la gorge, tant elles nous paraissent grossières! (*Aurore*, n° 9)⁵

Mais, depuis cent ans c'est aux propos de Nietzsche sur le "surhomme" que les intellectuels occidentaux ont prêté l'oreille, non à ceux sur la formation classique. En fait, dans l'enseignement supérieur occidental, la grande tradition académique gréco-latine, largement confinée aux départements d'études classiques, ne devint pas seulement synonyme de "vieux textes" ; mais aussi sous l'influence de l'anthropologie et de la linguistique, elle en oublia "les Anciens" selon l'expression de Nietzsche :

La fatuité de nos éducateurs classiques, qui prétendent être en quelque sorte en possession des Anciens, est telle qu'elle rejaillit sur ceux qu'ils éduquent avec l'idée que, bien qu'elle ne soit pas faite pour rendre bienheureux, cette possession peut du moins suffire à de pauvres vieux rats de bibliothèque, braves et niais". (*Aurore*, n° 195)

Aujourd'hui, les études classiques les plus vivantes sont aux Etats-Unis, mais cette vitalité ne tient pas aux départements d'études classiques ; elle est due au fait que passant outre à la division entre littérature, histoire et philosophie, les études classiques font partie des programmes de Licence en humanités

⁵ Friedrich NIETZSCHE, *Œuvres*, Robert Laffont, 1993, Tome I, "Aurore - Pensées sur les préjugés moraux" (1881), p. 975.

et d'éducation générale. Autrement dit, les études classiques doivent nécessairement sortir du recoin que leur assigne aujourd'hui l'université pour devenir une discipline fondamentale dans le domaine des humanités. Le but des cours en études classiques n'est pas de décerner des Maîtrises et des doctorats, mais de former des gens compétents pour les facultés en sciences humaines.

Ainsi donc, instituer en Chine les "études classiques" (*Classical Studies*) ce n'est pas pouvoir se brancher sur les spécialistes occidentaux, mais établir solidement l'étude et la transmission de la civilisation classique chinoise, en abolissant la séparation entre cours de littérature, d'histoire et de philosophie au profit de cours d'études classiques. Du reste, le terme le plus approprié serait "département de civilisation classique" car, comme le dit aussi Nietzsche, la mission de ces études est de revivifier la civilisation classique. Dans ce système, notre civilisation classique avec les autres civilisations (gréco-latine, judéo-chrétienne, indienne) constitueraient le deuxième cycle, avec des préférences selon les établissements. Développer un modèle typiquement chinois de ces diverses études classiques, c'est finalement réaliser la grande œuvre éducative qu'ont envisagée mais en vain nos intellectuels depuis la fin des Qing : donner une base solide à un enseignement supérieur qui, en nos propres termes, forme des élites qui "combinent l'étude de la Chine et celle de l'Occident, les réussites et échecs de part et d'autre, les continuités et les ruptures au cours de l'histoire" [Pi Xirui 皮锡瑞 (1850-1908)]. "L'émergence" actuelle de la Chine est seulement une nouvelle occasion : la montée en puissance du pays n'est pas identiquement un renouveau culturel et rien ne garantit que les trente prochaines années seront aussi glorieuses que les trente dernières. Aucune période ne peut se passer d'une élite, mais les gens de talent ne sont pas légion : tâchons d'arriver à ce que nos meilleurs étudiants ne finissent pas tous comme des cols blancs hautement qualifiés, mais deviennent des garants de la civilisation qui aient à cœur de "combiner l'étude de la Chine et celle de l'Occident, les réussites et échecs de part et d'autre, les continuités et les ruptures au cours de l'histoire".

+++

Réponse de LIU Xiaofeng aux commentaires de ZHANG
Zhilin

... Zhang Zhilin pose la question : d'un côté, il y a l'émergence pacifique ; de l'autre, il faut considérer notre époque avec l'aide des choses classiques. Eh bien, les indices de l'émergence pacifique sont tous modernes ; alors il y a contradiction à utiliser des indices modernes pour porter la renaissance des classiques. Je vais répondre deux choses. Premièrement, il est évident que Zhang Zhilin n'a pas une conception bien claire de la tradition classique : comment alors opposer une notion confuse de cette tradition à la modernité ? Deuxièmement, un exemple concret : nous le savons, aujourd'hui la notion de démocratie est monnaie courante et est devenu un de nos objectifs. Mais, rares sont ceux qui considèrent le fait que cette démocratie représente un grand danger pour notre qualité de vie et pour notre vivre ensemble. Le 4 mai bien sûr préconisait la démocratie, mais j'ai découvert que cette démocratie présente bien des ennuis : si vous êtes contre la démocratie, c'est que vous êtes pour le despotisme. C'est là une logique qui n'a pas de sens. Comment être contre la démocratie peut-il être équivalent à être despotique ? Drôle de logique ! A mes yeux, il y a deux sortes de gens qui parlent de démocratie : ceux qui s'agitent et la claironnent (particulièrement ces intellectuels et célébrités culturelles des années 80) et ceux qui la portent aux nues sans y croire.

+++++